

compositeurs

Alfred BRUNEAU

Jules MASSENET



bleu nuit éditeur

Direction artistique, maquette, relecture : Jean-Philippe BIOJOUT
En couverture : Autour d'une partition par Albert Aublet, 1888.

version numérique

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit - photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre - sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© bleu nuit éditeur 2022
www.bne.fr

Alfred BRUNEAU

Jules
MASSENET

bleu nuit éditeur

Introduction

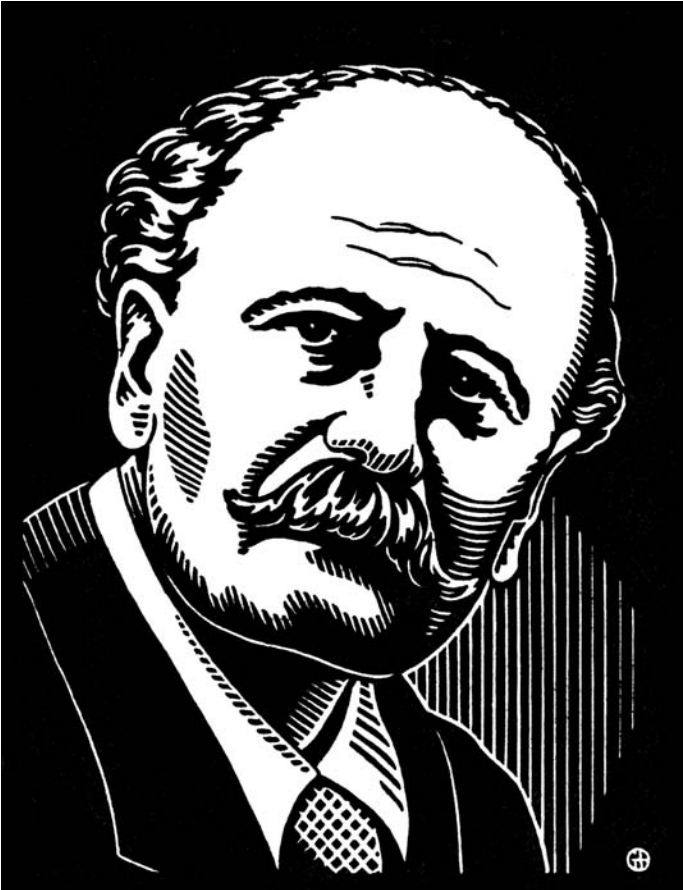
Jules Massenet a la “chance” de n’être jamais tombé dans l’oubli. Son catalogue d’œuvres lui a permis de rester souvent à l’affiche des théâtres lyriques, même si ce sont principalement *Manon* et *Werther* qui sont fréquemment programmés. Et si la *Méditation de Thaïs* a longtemps fait les beaux jours des concerts et bercé des générations de mélomanes presque jusqu’à l’écœurement, elle a – hélas – toutefois vu son banissement des programmes depuis quelques décennies.

Si Offenbach est désormais catalogué comme un des reflets et symboles musicaux de son époque (le Second Empire et Napoléon III), Massenet, lui, reste le compositeur français délicat et raffiné d’avant le “vérisme” (initié par les italiens et notamment l’opéra *Cavalleria Rusticana* de 1890), même si le compositeur a écrit plusieurs œuvres lorgnant vers ce mouvement comme *La Navarraise* et *Thérèse*. Professeur de composition au Conservatoire de Paris, il n’en a pas moins enseigné les nouveaux “mouvements opératiques”, puisque c’est le domaine lyrique dans toute sa diversité qui l’a presque uniquement passionné – sans pour autant nier son répertoire “oratorio” également tourné vers la voix et le chant.

En 1935, le compositeur et chef d'orchestre Alfred Bruneau (dont l'opéra le plus connu demeure *L'attaque du moulin* d'après Emile Zola et créé à l'Opéra-Comique le 23 novembre 1893) était contacté par la librairie parisienne Delagrave pour une nouvelle collection de biographies sur des compositeurs célèbres rédigées par des musiciens tout aussi célèbres (*Les grands musiciens par les maîtres d'aujourd'hui*) sous la direction d'Henri Collet. C'est ce texte qui a été choisi ici pour ses qualités de concision, mais aussi pour les anecdotes très personnelles, vivantes et passionnantes qu'il offre, puisque Bruneau fut non seulement élève de Massenet mais aussi, pendant quelques années, "collaborateur" du maître.

Dans le cadre de notre collection *horizons* de biographies illustrées, c'est également à un compositeur, Gérard Condé, que nous avons demandé une biographie illustrée de Massenet (à paraître prochainement), mais d'un format différent, et qui sera non seulement une approche plus détaillée de la vie et des œuvres mais encore un complément au présent ouvrage. Dans cette attente, nous vous souhaitons une agréable lecture de ce petit livre.

Jean-Philippe Biojout
janvier 2022



Jules Massenet.

SOUVENIRS

Préambule

Les biographies de Massenet abondent, dithyrambiques ou aigres-douces. On me demande aimablement d'y ajouter les lignes suivantes, d'évoquer devant vous, de la sorte, l'image d'un des grands compositeurs français qui enflammèrent ma jeunesse, qui s'appelaient, outre Massenet, Hector Berlioz, enfin vengé des incompréhensions, des stupidités, des outrages anciens, Charles Gounod, Camille Saint-Saëns, Ernest Reyer, Georges Bizet, César Franck, Edouard Lalo, Emmanuel Chabrier, et qui gardent ma piété. En acceptant, je n'ai point l'ambition ni l'impertinence, croyez-le, de surpasser mes prédécesseurs. J'obéis simplement à l'attrait que l'on m'offre de tourner sous vos yeux les pages d'un temps splendide et lointain. Massenet fut mon maître ; j'eus la joie de l'approcher non seulement durant les heures, si belles pour moi, qu'il voulut bien consacrer à mon éducation musicale, mais jusqu'au bout de sa glorieuse carrière ; je l'ai respectueusement et affectueusement observé et j'ai gardé de lui un souvenir très précis, très ému. Je crois donc pouvoir vous montrer un Massenet vivant et ressemblant, dégagé des légendes hyperboliques qui accompagnent généralement tous les hommes illustres et empê-

chent malheureusement la postérité de les voir tels qu'ils furent. D'une manière ou de l'autre, je rendrai à son génie l'hommage que lui doivent ma gratitude et mon admiration.

La première classe de Massenet au Conservatoire.

Je n'ai commencé de connaître personnellement Massenet que le jour où il fit sa première classe au Conservatoire. Je ne l'avais jamais encore rencontré et j'étais impatient de contempler ses traits, de savoir si j'y trouverais l'expression malicieuse et captivante dont témoignaient ses innombrables photographies qui, mêlées à celles des célébrités de l'époque, ornaient particulièrement l'étalage des boutiques sur quoi se posaient souvent mes regards. Mais je subissais, comme tout le monde, l'inimaginable prestige qu'exerçaient alors son nom et ses ouvrages. Inimaginable est le seul mot qui traduise exactement ma pensée. Aucun artiste contemporain n'a possédé à un titre égal la popularité conquise par Massenet dès ses débuts. Si *La grand'tante*, bref lever de rideau, malgré l'interprétation de Capoul et d'Heilbronn, la future créatrice de *Manon*, et *Don César de Bazan*, en dépit du talent incisif de Galli-Marié, laissèrent assez froids les habitués de l'Opéra-Comique, en revanche *Marie-Magdeleine*, aux Concerts Colonne, sous l'impulsion ardente de Pauline Viardot ; *Les Erynnies*, à l'Odéon, où les imposa l'autorité olympienne de Leconte de Lisle ; *Ève*, aux séances de l'*Harmonie Sacrée*, que venait de fonder Charles Lamoureux ; des suites d'orchestre, des

poèmes lyriques, et enfin *Le Roi de Lahore*, à l'Opéra, avaient justement enthousiasmé les foules. Après ces éclatants triomphes, François Bazin étant mort, sa chaire de professeur de composition, de contre-point et fugue au Conservatoire échut sans conteste à Massenet.

Je dis bien : composition, contre-point et fugue. Jadis la pédagogie de ces différentes « spécialités » se pratiquait en même temps, sous les ordres du même maître, dans la même classe. Il n'en est plus ainsi désormais. Le Conservatoire a deux professeurs de contre-point et fugue et deux autres professeurs de composition. On n'aborde point la composition avant d'avoir achevé le contre-point et la fugue. C'est logique et excellent.

Ambitionnant de recevoir un enseignement auquel j'attribuais tant de vertus, j'eus l'audace extrême de solliciter administrativement cette faveur insigne et la chance providentielle de l'obtenir. Désigné par le directeur de notre école pour entrer chez Massenet, je franchis le seuil de la vaste pièce qui allait être notre salle d'étude et que meublaient uniquement un piano, une chaise et des tabourets de bois. Mes onze condisciples y étaient déjà réunis, silencieux, un peu intimidés, je crois, semblables à moi-même, au demeurant, bien que l'objet de leur trouble et du mien fût encore absent. On n'entendait que le bruit des omnibus et des fiacres écrasant le pavé du faubourg Poissonnière. En 1878, le Conservatoire avait là son vieux domicile que nous aimions et que nous regrettâmes, accoutumés à l'inconfort du lieu, ne nous doutant guère qu'un « central téléphonique », d'architecture ultra-

moderne, remplacerait les chers murs désuets, berceau de nos espérances et de nos rêves.

Brusquement, la porte s'ouvrit et Massenet apparut, suivi d'Ambroise Thomas et d'Emile Réty, le secrétaire général, qui formaient à eux deux le gouvernement de la maison vénérable. Nous nous levâmes, pleins de déférence, et aussitôt Ambroise Thomas nous présenta gentiment à Massenet, puis, emmenant Réty, organisateur de cette intronisation exceptionnelle, se retira discrètement.

*
* *

Massenet ressemblait à ses portraits. Avec son air d'ironique gaminerie, on aurait pu le prendre pour notre frère aîné, si le petit ruban rouge décorant la boutonnière de sa veste n'eût requis une considération supérieure. Le visage entouré d'une courte barbe blonde – il ne garda plus tard que la moustache –, les longs cheveux s'ajoutant à un front magnifique, les yeux pétillant d'espiègle curiosité, le geste souple et enveloppant, il réalisa sur-le-champ l'idéal que je m'étais forgé de lui. D'un joli mouvement, il alla s'asseoir devant le clavier ; de sa voix chaude, caressante, pénétrante, il déchiffra nos modestes essais et il ne manqua point d'adresser à chacun de nous une indulgente phrase flatteuse. N'a-t-il pas écrit, en parlant d'un de ses cours, des lignes confirmant ma propre impression ? Je les détache non sans plaisir du livre où elles figurent¹.

¹ JULES MASSENET, *Mes Souvenirs, 1848–1912*, Pierre Laffitte et C^{ie} éditeur, Paris.

Vous en goûterez l'aimable grâce : « Vous l'avouerez-vous ? J'étais heureux et fier de m'asseoir sur cette chaise, dans cette même classe où, enfant, j'avais reçu les conseils et les leçons de mon maître. Mes élèves... je les considérais comme d'autres nouveaux enfants, plutôt comme des petits-enfants dans lesquels pénétrait cet enseignement reçu par moi et qui semblait filtrer à travers les souvenirs du maître vénéré qui me l'avait inculqué. Les jeunes gens auxquels j'avais affaire semblaient presque de mon âge, et je leur disais, en manière d'encouragement, pour les exhorter au travail : “Vous n'avez qu'un camarade de plus, qui tâche d'être aussi bon élève que vous !” »

Mes principaux compagnons, musiciens hors de pair, étaient Gabriel Pierné, exécutant prestigieux, il y a cinquante-trois ans, de ma cantate à l'Institut où nous nous retrouvons encore maintenant ; Lucien Hillemaicher, cadet de Paul, qui le précéda à la Villa Médicis avant d'être son collaborateur ; Georges Marty, qui tint si fermement le bâton de chef d'orchestre à la Société des Concerts ; Paul Vidal, parti prématurément, hélas ! comme Hillemaicher et Marty. Tous les quatre méritèrent tour à tour le Prix de Rome. Il y avait aussi Ernest Chausson, également disparu trop vite et qui, malgré l'échec de sa mise en loge, se révéla si hautement dans le domaine instrumental, quand César Franck l'y guida. Aux douze disciples réguliers, officiels, se joignirent de nombreux auditeurs bénévoles français, belges, italiens, allemands, anglais, qui, grimpés derrière nous sur des bancs apportés à leur intention, écoutaient délicieusement la leçon et suivaient de l'œil les textes que Massenet analysait passionnément.